L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Numéro : 72 ans de publication.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 9 JUILLET 1889.

Le Pique-Nique John J. Brown.

Nous avons compté, l'autre jour dans cet même entretenu, de rendre hommage à cet homme expérimenté, au grand cœur qu'on nommait le capitaine John J. Brown, que la mort a si vite arraché à sa carrière d'utilité et de bienfait.

Nous avons rappelé l'œuvre par lui poursuivie pendant douze ou treize ans, nous avons dit qu'en mourant il songea encore à ses Orphelinats et recommanda à ses filles de continuer son programme de père et de donner chaque été—à ses quasi enfants d'adoption : Orphelines, Orphelins—le joie de leur pique-nique annuel.

Il a été fait selon sa volonté, depuis sa mort, ses trois filles : Mme Maud M. Cook, M. McCabe, Edie E. Jackson, ont religieusement rempli ce devoir; ajoutons même qu'elles remplissent cette mission avec bonheur, avec libéralité et toujours en reportant le bienfait à la mémoire de leur père.

Or, aujourd'hui même qu'aura lieu la Quinzième Excursion Annuelle, aujourd'hui qu'y sont convités tous les Orphelinats de la Nouvelle-Orléans.

C'est le steamer *Paul Tulane* qui a été choisi pour cette promenade; non-lié à la hauteur de la rue du Canal il sera prêt à recevoir ce petite passagère dès 9 heures du matin.

Comme d'ordinaire, ils trouveront à cet bord un orchestre qui leur a préparé un long répertoire de danses diverses; ils y auront aussi leur les accoutumé d'eau, de limonade glacée.

On prendra terre à quinze ou vingt milles en amont de la ville, dans un site bien embroussé, aux frondaisons touffues, où l'on sera bien des heures pour se donner, en pleine liberté, le plaisir de la danse et du pique-nique.

Les enfants n'ont à s'occuper que de bien remplir sous, paniers et bourriches; on cela les servent aidés par des Sœurs qui, ce jour là sertiront, aiment à soigner le menu.

Le *Paul Tulane* est un beau steamer combinant toutes les conditions de sécurité et de confort; et jamais passagers de première classe n'y auront été mieux accueillis, mieux traités.

Ce voyage est court et l'on sera de retour au quai avant la nuit.

Au nom des orphelinats, au nom de la communauté entière, des remerciements sont dus à Mmes M. Cook, M. McCabe, Effie E. Jackson et aussi à tout le comité d'organisation, présidé par M. McCabe.

A la Baie St-Louis.

Le collège que dirige, à la Baie St-Louis, le Frère Stanislas, est une institution qui date de trente-quatre ans; ce fait est, à lui seul, une sérieuse garantie pour les familles. Depuis sa fondation il a sans doute changé de main, mais dans cette succession d'individualités, la direction est toujours restée habile, et les très satisfaisants résultats se sont continués, se continuent encore.

Ce Collège auquel la Louisiane s'intéresse tant autant que l'Etat du Mississipi où il est situé, sait s'adapter aux besoins du pays.

On y fait sans nul doute de bonnes études classiques ; mais on y a aussi pour objectif d'initier le plus vite possible les élèves aux connaissances qui rendent apte à la vie commerciale, la voie la plus généralement suivie sur ce continent.

Pas un sujet n'y gradue sans être parfaitement capable de bien tenir sa place dans un comptoir important ; à peine a-t-il quitté les bancs de sa classe qu'il peut remueillir les fruits de son travail et devenir, à son tour, un aide utile à ceux qui n'ont reculé devant aucun sacrifice de lui assurer le bienfait de l'éducation.

Le cliché de "Collège Commercial" convient donc parfaitement à cet établissement.

Nos lecteurs le savent, les Louisianais y sont en grand nombre ; ils sont toujours assurés de se trouver là en pays de connaissances. Aussi les exercices de fin d'année du collège St-Stanislas sont-ils invariablement attendus ici avec intérêt ; toujours la population néo-orléanaise y est largement représentée.

Demain cette fête reviendra pour la trente quatrième fois et l'on nous dit que les résultats qui y seront constatés équivaudront, à tout le moins, à ceux des années précédentes.

L'imposante solennité commencera à 10 heures du matin.

Collège Jefferson.

Le Collège Jefferson est aussi l'un de ceux qui ont passé par bien des mains et qui, au milieu de nombreuses évolutions, ont eu garder leur rang.

Ce rang est très élevé ; peu de maisons d'éducation ont une histoire plus honorable que celle-là.

Si vous en interrogez les annales, vous verrez que dans cette enceinte ont été élevés, se sont formés des sujets qui ont fait leur marque dans toutes les professions. Aussi, en rappelant les excellentes leçons qu'ils ont reçues, ils seront leurs enfants à la même institution.

C'est ainsi que la prospérité de l'institution se maintient; ainsi que, sans qu'il lui soit besoin de mener grand bruit, il voit se clientèle grandir d'année en année, se recruter toujours dans les meilleurs cercles de notre société. La Nouvelle-Orléans, les paroisses, des Etats avoisinants lui envoient régulièrement leurs contingents.

La Faculté de l'endroit est dans sa presque totalité composé de Pères Maristes, un Ordre, on le sait, riche en éducateurs distingués ; des érudits et des disciplinaires tout à la fois. Sur ce double terrain, là ils ne le cèdent à personne, maîtres, ils savent imposer leur discipline, ils savent aussi se faire aimer des jeunes gens dont ils ont charge; et quand professeurs et élèves se séparent, l'affection achevée, cette séparation ne s'opère jamais sans vifs témoignages d'affection mutuelle.

Cet Institut est aussi de ceux où l'on comprend que si l'Anglais doit être, sur notre terre, la première base de l'enseignement, nous vivons dans un Etat où l'étude du Français ne saurait être négligée.

Cette étude est donc l'objet de soins spéciaux, désirés, et tout élève qui suit consciencieusement les cours du Collège Jefferson, est sûr de le quitter en pleine possession de ces deux langues, devenues comme indispensables à la période où nous sommes.

Les Examens de bout de l'an et la distribution des prix approchent et nombre de parents, d'amis, s'invités s'apprêtent déjà à faire le charmante excursion.

Le Jefferson ne sort une véritable au Collège Jefferson—l'ouvrira lundi prochain, 15 juillet, à six heures et demie du soir, pour reprendre le lendemain matin à huit heures et demie.

Nous ignorons comment sera distribué le programme dans cette soirée et cette journée, mais nous sommes certains que l'une et l'autre seront bien remplies et nous avons la confiance qu'une fois de plus nous aurons à constater de brillants résultats, dans toutes les branches.

Dioramas.

L'Exposition Universelle de Paris à la Nouvelle-Orléans.

Le West End est une charmante station, dont nous n'avons plus à dérire l'éloge; on sait de quelles aimables soirées nous lui sommes redevables pendant quelque cet chez mois de l'année. Les attractions sont toujours là en bon nombre.

En voici une nouvelle : un Diorama, dont l'entreprise appartient à M. J. B. Lagnaite et la direction à M. E. Poirier.

Nous nous proposons de le visiter bientôt et d'en parler à nos lecteurs.

A coup sûr il a un véritable intérêt d'actualité, car il se compose principalement, nous dit-on, de gravures, de photographies représentant les merveilles artistiques, qui font de la présente Exposition Universelle de Paris la plus admirable, la plus diverse que le monde ait jamais vue.

Nous lisons dans le prospectus qui est sous nos yeux :

"Toutes ces photographies ont été prises au moment où tous ces curieux palais étaient occupés par les habitants de leur pays respectifs, voyant à leurs travaux journaliers. Cette un plan de ville, nouvellement et donnée une idée complète et exacte de coutumes d'indigènes de certaines régions entièrement ouvrages et à peu près inconnues au monde civilisé."

Cet collection est très étonnée, et bien qu'elle permettra de changer les vues toujours nouvelles, de telle sorte qu'en quatre mois nous pouvons en revoir tout le détail de l'Exposition Universelle, "tout bonnement, en lieu de dîner à la Tour Eiffel, qu'on ne commencera de voir, en passant du Kamer le plaisir de la table d'hôte, qu'en des lieux différemment enfoncés du West End.

Et ce voyage se Champ de Mars.

Jusqu'à ce jour, on le fait en navigation, car tous les yeux y figurent, on le fait en pantoufles—il n'y a là que des premières—pour la somme de 10 cents.

Musique.—Représentants à M. Gen. Augusta pour la charmante ballade "Elle & l'" qu'il nous a fait remarquer. Les paroles dûs de M. Augusta et la musique de M. Otto Müller.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 9 juillet 1889.

Déclarations pour la Louisiane : Averses ; temps au peu plus frais, vents du sud.

Température du 8 juillet 1889.

Thermométrie de E. & L. Claudel, Opticiens, No 143 rue du Canal.

Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	80	27
Midi	80	27
3 P. M.	82	28
6 P. M.	80	27

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

E. E. Galpin et Mlle Lena Marshall.
J. L. P. Gordon à Mlle Louise Rebolet.

Naissances.

Mme Wm J. Lahore, une fille.
Mme August D Duprat, un garçon.
Mme Alphonse Brisset, une fille.

Décès.

Mary McD. Pittman, 2 ans, 906 rue Carondelet.
Virginia Montah, 22 ans, 53 rue Hampson.
René Hippolyte, 18 mois, 99 rue St-Antoine.
Veuve Aimée de Lobel-Maly, 64 ans, 109 rue Toulouse.
Veuve Mary B. Noel, 36 ans, 45 rue Bourbon.
Edwin T. Thierry, 4 mois, 402 1/2 rue St-Claude.
Veuve Margaret Walsh, 56 ans, coin Soniat et Bourbonnais.
Wm Wagner, Jr, 1 an, 242 rue South Liberty
Mme Alice Linden, 20 ans, 326 1/2 rue Perdido.
Françoise Petric, 65 ans, coin Cambronne et Jonquille.
Gustave Lener, 39 ans, 991 rue Magnolia.
Elizabeth Farrell, 5 mois, 220 1/2 rue Fulton.
Emile Harris, 13 ans, 53 rue Annette.

Cour Civile.—Geo Pritchard contre E. G. Lyons pour $520.

Marcon Hyland contre E. Lohan pour obtenir le divorce.

La succession Julia Ader est ouverte.

J. R. Owen & frères contre la N. O. Insurance Co.

Cour Criminelle. — Lorenzo Frish, voies de fait, $10 ou 5 jours.

Jos. Bennet, larcin, ordonnance de non lieu.

Michel Levy, voies de fait, acquitté.

Le Prize Fight.—Le combat entre deux des pugilistes les plus célèbres des Etats-Unis, Sullivan et Kilrain, combat tant attendu et qui n'est fait tant de bruit dernièrement, a eu lieu hier à cent milles de la Nouvelle Orléans, dans le village de Richburg, Mississipi. Cette lutte, à poings formés, a été des plus sanglantes et l'est livrée sous les yeux de plusieurs milliers d'hommes appartenant à toutes les classes de la société accourus des grands centres de l'Union.

A chaque temps, à chaque pays son gothie, son mœurs; et, si les Romains avaient leur *panem et circenses*, nous avons, nous, nos combats de taureaux, nos combats d'hommes qui, pour être d'une brutalité écœurante, n'en sont pas moins recherchés—humilient aves à faire en ce siècle de civilisation. Ce qui a puissamment contribué à concentrer l'attention publique sur la rencontre dans l'arène des deux gladiateurs, c'est l'intervention des autorités civiles de la Louisiane et des Etats voisins.

D'après la convention signée par les parties intéressées, il y a de cela six mois, dans le Canada, le combat devait se livrer dans les environs de notre ville, à une distance indéterminée, mais n'excédant pas deux cents milles. Le gouverneur du Mississipi, décidé à faire respecter son loin, avait, le premier, lancé une proclamation appelant la milice sous les armes pour réprimer toute troubles le cas échéant. Mais, sans s'en émouvoir outre mesure, les hommes chargés du soin de trouver un lieu convenable pour y construire un *ring* et une estrade, poursuivaient leur tâche, allaient d'Etat en Etat, y visitaient les sites, et s'opposaient au placement des bulletins dont les prix variaient de dix à vingt dollars. A mesure que le jour de la lutte approchait, notre ville s'emplissait de pugilistes, de lutteurs, de *sportmen* de tous genres. Tant et si bien, que certains quartiers de la Nouvelle-Orléans présentaient un spectacle des plus animés, dimanche dernier. Ça et là, des groupes de ces noctifiés de sang discutaient, parlaient des sommes folles d'argent qui s'en résultat.

L'initiative du Gouverneur Lowry a été suivie de celles des Gouverneurs Nicholls, Sears et Ross; mais pas plus qu'avant l'activité des organisateurs du *mill*—les anglicanes trouvent ici leur place—ne s'est-elle ralentie.

A cinq heures et demie, dimanche soir, la gare du chemin de fer North Eastern était envahie par une foule innombrable; deux heures plus tard, trois convoies pleins la quittaient successivement pour une destination inconnue, et, après une course vertigineuse de plusieurs heures, entraient en *terre promise*. Il était alors sept heures ; mais on n'est qu'après de longues attentes que les *fighters* sont déposés dans l'arène. Kilrain s'y est montré le premier, suivi de près de Sullivan. Un bref entretien entre les deux champs, et l'arbitre M. John Fitzpatrick donne le signal.

Nous ne ferons pas ceux qui nous lisent passer par toutes les péripéties de cette lutte—*horreur reforme*—qu'il nous suffise de leur dire qu'elle a duré deux heures et cinq minutes et que vainqueur et vaincu en sont sortis couverts de contusions, tout ensanglantés. Sullivan, dont pas des formidables coups est porté, a fracturé une des côtes de son adversaire, et a laissé un piotisme gisant à ses pieds épuisée de fatigue et incapable de se représenter devant lui.

Dès que la bataille a pris fin Sullivan et Kilrain, sont revenus en ville, chacun entouré de ses amis. Kilrain partait de ou défaite les yeux mouillés ; dans les paroles de consolation, les marques de sympathie et d'admiration lui sont venues de toutes parts.

La lutte qu'il a soutenue a été opiniâtre et longue; et si la fortune ne lui a pas souri c'est, dû à la force supérieure, bénévolence du Dieu Dieu.

Au moment où allaient commencer les hostilités, Kilrain avait à la main un rouleau de bank notes, qu'il a parlé à Sullivan, pari que celui-ci a aussitôt couvert. La dernière journée a donc été fructueuse pour Sullivan ; il y a mon-sonné honneurs et dollars.

Une bourse de cinq cent trois piastres a été offerte à Kilrain, produit d'une souscription faite par M. Fitzpatrick et à laquelle cet tous à contribuer tous les passagers du premier train.

Attaque.—Dimanche dans la journée, un nègre de 14 ans, Robert Sarmi, a fait une attaque indécente sur une petite fille du même âge, nommée Joséphine Crequis, alors qu'elle passait à 3 heures p. m., coin Banlan et Clay. Il a été arrêté.

Mixe.—Hier à 1 heure 30 p. m., une rixe a eu lieu au No 60 de la rue Bourgogne entre un nègre du nom de Louis George et une nommée Emma Callahan. Celle-ci a été blessée de quatre coups de canif dont un à la poitrine, un au cou et l'autre à l'épaule gauche. George a été arrêté.

Noyé.—On a repêché hier, à 3 h. 30, au pied de la rue Port, le corps d'un individu âgé d'environ 50 ans, vêtu de gris, portant des bas rouges et pas de souliers.

Paragraphes.—Un nègre du nom de Sam Powell, de Meridian, Miss., qui avait tué, en le battant, une fille âgé de six ans, a été arrêté encolgnare Charles et St-Pierre.

—Jos. Wyber, accusé d'avoir abusé de la confiance de M. A. Hersey, 93 rue de Chartres, pour se faire livrer des marchandises, a été arrêté.

—Un incendie a détruit, dimanche matin, la résidence de M. R. L. Edds, avenue Carrollton près de la rue Zens.

—Le feu a pris dans les balles de foin à la gare de Pillinois Central et a causé $900 de dommages.

Au jardin des Tuileries.

M. Tots, dix ans, s'approche de Mlle Lili, huit ans, qui cueille à la cerise.

—Prête moi la cerise, dit Tots.

—Oui, je veux bien, mais tu me donneras de ton sucre d'orge.

—Après ?

—Mais, avant. Oh! je connais les hommes.

Le petit Henri est un bébé fort sérieux, qui n'est jamais tourmenté par ses bonnes ne peut le faire tenir en place. Ses nouvelles bonnes, et lui prenant une de ses compagnes dit après quelques minutes :

—Je m'amuse! Je ne m'amuse, le petit Henri réclame le thermomètre pendant, et comme on mène lui a dit qu'on lui donnerait ce qu'il voudrait, le petite Henri est—

—Que veux-tu?

—Je bien l'homme malade, répondit-il de ne plus être mal!

DEPECHES TELEGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

Le général Boulanger.

Paris, 7 juillet—On rapporte qu'en conseille de traduire le général Boulanger, le comte Dillon et M. Rochefort devant la Haute Cour de Justice, pour avoir complotés contre la sûreté de l'Etat.

Second battonnage.

Paris, 8 juillet.—Hier au second battonnage pour les élections municipaux de Cette, les socialistes ont remporté une victoire sur les boulangistes.

M. Goblet.

Paris, 8 juillet.—M. Goblet, ex-ministre des affaires étrangères, dans un discours prononcé hier à Lille, a déclaré que le Boulangisme ne met en aucune façon en danger la République.

Il a ajouté qu'il est nécessaire seulement de poursuivre une politique progressiste afin de détruire le mouvement.

Accusé de meurtre.

Paris, Texas, 8 juillet—Hier soir les cowboys de Mack Creek ont lynché celui-ci à l'accusé de ce comté et il a été incendié. On ne sauvient que le dit Crock est accusé d'être complice dans le meurtre du sheriff Black, de Blossom Prairie, meurtre qui a été commis au mois de novembre 1884.

Nouvelles étrangères.

Paris, 8 juillet—Le vote pour cent est coté à 83 francs 40 centimes.

Le Capt. Wissman.

Zanzibar, 8 juillet—Une dépêche reçue ici annonce que le Capt. Wissman a attaqué les troupes arabes à Pangani.

Les feux Samoanes.

Arrivée du steamer Alemanda.

Apia, Samoa, 22 juin—par steamer *Alemanda*, San Francisco, 7 juillet—Le steamer *Alemanda* est arrivé à Apia; il a embarqué neuf officiers et six hommes de la frégate des Etats-Unis *Trenton*, qui furent laissés ici quand le steamer *Nipsic* tem partit pour San Francisco, le mois dernier, avec 400 survivants du récent cyclone.

L'amiral Kimberly et les deux officiers de son état-major, les lieutenants Eittenhouse et Merriam, ainsi que cinq hommes restaient à Apia. L'amiral reçoit que le département avait probablement lancé des ordres, sous l'impression que le navire de guerre *Alert* était ici, mais comme aucun navire de guerre américain ne mouillait à Apia, l'amiral se tenait pas à abandonner la place entièrement.

L'amiral a l'intention de rester ici jusqu'à l'arrivée du navire de guerre américain.

Un certain nombre de chalonpes d'Apia sont alliées jusqu'au steamer, et des centaines d'indigènes sont rentés sur le rivage, où ils ont fait leurs adieux aux matelots américains.

L'ordre a régné sur les îles Samoanes.

Le seul navire de guerre qui s'y tienne, est la canonnière allemande *Wolf*, arrivée, le 15 juin, de la Nouvelle Zélande.

Le *Nipsic*, le seul navire américain qui ait été sauvé pendant la récente tempête, a été remorqué jusqu'à Honolulu, par le steamer *Alert* pour être réparé.

Deux navires sont partis d'ici, le 9 mai, pour Auckland, mais deux jours après ils étaient de retour et le capitaine Mullane, du *Nipsic*, et le capitaine Green, de l'*Alert*, ont dit, qu'après s'être rendus à une distance de 250 milles, ils n'ont pas cru prudent d'aller plus loin.

Durant ces deux derniers mois la paix a existé de fait entre les deux parts indigènes.

Mataafa a écrit à Tamasese, lui exprimant le désir de voir proclamer la paix.

Tamasese répondit qu'il était prêt à suspendre les hostilités pour le moment, mais il ne consentirait jusqu'à Honolulu, pour le steamer *Alert* pour être réparé.

Deux politicions causent de la hausse des loyers.

—Sais-tu ce qui coûte le plus cher? dit l'un d'eux.—Ce sont les petits appartements.

—Tu plaisantes, répond l'autre.

—Pas du tout.—Calcule un peu ce que coûtent à la France deux Chambres et un cabinet!

Athenee Louisianais.

Concours Littéraire de 1889

Nous donnons ci-dessous le programme du concours pour l'année 1889.

Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur les dispositions nouvelles adoptées par l'Athénée, pour rendre ses concours de plus en plus attrayants et plus faciles : liberté entière est laissée à chacun d'eux de traiter le sujet qui lui plaira. Les concours sont ouverts à l'Athénée et recommandent d'eux-mêmes aux sympathies de notre population ; la médaille décernée par cette Société est un titre toujours honorable, souvent utile dans la vie pratique.

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concours, comprenant l'une les hommes, l'autre les femmes.

Chaque concurrent de l'une ou l'autre classe traitera un sujet de son choix.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert du 17 juin 1889 au 31 janvier 1890.

Les manuscrits seront plus tard après après le 1er février; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier des deux côtés, avec une marge, et seulement sur le verso et les lignes; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sous nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur mettra dit son nom et son adresse.

Chaque devise d'homme, écrite sur le premier page, sera accompagnée de la mention : Et chaque devise de dame, écrite sur la première page, sera accompagnée de la mentionne F.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, enverra seulement les enveloppes des concurrents qui ont mérité les médailles, pour ouvrir qu'ils sont faites les conditions du concours.

Le comité pourra nommer des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les manuscrits concurrents seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance, les lauréats d'une fête littéraire et musicale.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se nommer obligatoirement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans chaque cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître au dehors, d'exposant à être mis hors du concours.

Toute personne qui a obtenu le mé dailles, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés en enveloppe.

Le secrétaire perpétuel,
Antoine Mesmer,
P. O. Box 725.

THE NEW-ORLEANS BEE.

Bulletin de la Nouvelle-Orléans.

Le Daily Bulletin, constitué le 1er de septembre, 1837, est universelle heures dans les Etats-Unis et les républiques du Nord. Tout le monde publiant quotidiennement à Paris, et le plus ancien et le plus ancien journal de la Nouvelle-Orléans, et le plus ancien journal de la Louisiane, et le plus ancien journal de la Louisiane, et le plus ancien journal de la Louisiane